

— Parle, sois sincère et je te pardonnerai d'avoir payé mes bontés par la trahison.

— Oui... la trahison... je t'ai trahi... volé tes richesses... c'est vrai... Je l'ai fait sur le conseil des chefs blancs...

— Où sont-ils ? questionna Blanche.

— A deux heures de marche à l'Ouest répondit la négresse. Ils m'attendent... Ils ont tes richesses.

— Tu t'es donc échappée de leur campement ?

— Non, maîtresse, c'est eux qui m'ont envoyée ici.

— Ici, pourquoi faire ?

— Pour te dénoncer au gouverneur comme une espionne, envoyée par les chrétiens pour faire massacrer par les guerriers de ton pays les serviteurs d'Allah, et s'emparer de leurs troupeaux.

— Tu ne l'as pas cru, Fathma ? Tu ne m'as pas trahie ?

— Si, maîtresse, je t'ai trahie ! s'écria la négresse en jetant un grand cri... je suis allée chez le gouverneur, j'ai répété les paroles des chefs blancs : ils avaient mis un serpent dans mon cœur.

— Si tu dis vrai, tu mérites la mort, dit Ben Diffar, en tirant son poignard de sa ceinture.

Yacoub l'imita et saisit un bras de Fathma, qui courba la tête.

Blanche s'interposa :

— Non, dit-elle, attendez. Pas de sang répandu sous mes yeux.

— Laissez-moi l'interroger.

Elle releva la négresse :

— A tes paroles, qu'a répondu le gouverneur ? questionna-t-elle.

— Il a rassemblé la Djemmaâ (Conseil) et ta mort a été décidée, répondit Fathma en se jetant de nouveau la face contre terre.

— Demain matin, maîtresse, tu seras empoisonnée.

Blanche ne put réprimer un frisson.

— Arrêtée, mise à mort au moment où j'allais être réunie à lui ! murmura-t-elle.

Des larmes inondèrent son visage.

— Et c'est pour nous apprendre cette nouvelle que tu es venue ! s'écria Ben Diffar d'une voix terrible. Dieu t'a ordonné de venir chercher le châtimement que tu mérites ? Tu vas expier tes crimes et les chiens se disputeront ta chair !

— Je suis prête à mourir, répondit Fathma, mais, avant, j'ai voulu essayer de réparer le mal que j'ai fait pour qu'Allah me pardonne !

— Que veux-tu dire, vipère ?

— La maison est gardée par des soldats ; ils ont ordre de s'emparer de la chrétienne lorsqu'elle sortira... Que maîtresse prenne le burnous de Fathma, je resterai ici... Elle pourra s'échapper, on la prendra pour la pauvre Fathma... les soldats me tueront demain, mais j'irai dans le paradis de Mahomet.

— N'est-ce pas un nouveau piège que tu nous tends, chienne ? questionna Ben Diffar en fixant ses regards aigus sur Fathma.

— Qu'Allah sèche ma langue si je mens !

Fathma, liée de cordes et bâillonnée, fut gardée par quatre hommes envoyés par le Kébir.

Celui-ci, Ben Diffar et Yacoub tinrent conseil.

On résolut d'abord de s'assurer de la présence des soldats du gouverneur et d'agir ensuite en conséquence.

Fathma avait dit vrai ; la maison était cernée par une vingtaine de nègres armés de fusils et de sabres.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Blanche s'enveloppa d'une gaudoura bleue semblable à celle que portent les esclaves et, une cruche sur la tête, elle sortit avec Yamina.

Ben Diffar, Yacoub et le Kébir la suivaient à distance, prêts à se porter à son secours en cas de besoin.

Ils n'eurent pas à intervenir, les soldats ne devinèrent pas Blanche sous son déguisement. Elle put sortir de la ville.

Yacoub et quelques hommes de l'escorte restèrent avec elle pour la protéger.

Le campement fut établi sur une petite éminence d'où l'on pouvait observer au loin.

Ben Diffar et le Kébir rentrèrent à Tombouctou avant le jour. Ils entrèrent dans la maison de Blanche où, sur une natte, Fathma, ligottée et bâillonnée, était étendue.

Ils lui ôtèrent son bâillon et ses liens.

— Je suis prête à mourir ! dit la négresse.

— Nous voulons de toi autre chose que ta mort. Écoute mes paroles, dit Ben Diffar.

— J'écoute.

— Les chefs blancs, en t'ordonnant de dénoncer la chrétienne, espéraient qu'elle serait arrêtée et mise à mort ?

— Oui, ils l'espéraient.

— Tu vas aller leur dire que ta maîtresse est dans la prison du gouverneur, tu ne parleras pas de la démarche que tu as faite ici.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— C'est tout ce que nous te demandons pour te faire grâce de la vie. Si tu trahis mon secret, ma vengeance s'aura t'atteindre.

Fathma partit pour aller trouver Gaston et Montaignon, campés à l'extrémité ouest de Tombouctou.

Le Kébir et Ben Diffar se hâtèrent d'aller retrouver Blanche.

Il était indispensable de se hâter : aussitôt l'évasion de la chrétienne constatée, le gouverneur lancerait des soldats à sa poursuite.

Le Kébir acheta quatre méhara, par précaution ; un accident pouvait survenir qui mettrait les leurs dans l'impossibilité d'avancer.

La caravane sortit sans encombre de Tombouctou, au point du jour. Elle gagna l'endroit où Blanche attendait.

On s'élança de toute la vitesse possible vers l'Ouest, dans la direction du Maroc. Ben Diffar espérait rencontrer d'autres caravanes, faire alliance avec elles de façon à rassembler des forces assez imposantes, pour que les soldats du gouverneur — des nègres Sontays — n'osassent pas les attaquer.

Encore fallait-il éviter de se livrer à des tribus hostiles aux Chambâs.

Des éclaireurs marchaient à une assez grande distance en avant et surveillaient les abords des puits.

Si rien de suspect n'était aperçu dans les environs, le campement était installé à quelque distance.

Deux jours se passèrent sans incidents.

Hommes et bêtes étaient à bout de forces, tant la marche avait été rapide ; il devenait indispensable de prendre une journée entière de repos. Déjà, on avait dû laisser en route trois chameaux de charge.

Le campement fut établi à l'ombre de tamarix.

Le jour baissait lorsqu'une caravane fut signalée.

Elle venait de la direction de l'ouest et se dirigeait sur Tombouctou.

Les vedettes Chambâs la signalèrent, et le Kébir donna l'ordre à ses hommes d'aller reconnaître les arrivants.

C'était une caravane marchande escortée par les Touareg du Nord.

— Nous n'avons rien à craindre, dit Ben Diffar, les Chambâs et les Touareg sont en paix à présent.

Accompagné de Yacoub et du Kébir, il s'avança pour parlementer avec les Touareg.

Ceux-ci avaient reconnu des Chambâs. Ils firent des signes d'amitié à Ben Diffar.

Ben Diffar s'entretint avec leur chef. Il lui demanda s'il n'avait pas vu la caravane qu'escortait Ben Kedda des Hoggar.

— Si, Ben Kedda doit approcher du Maroc, il se rend à Fez ; Ben Kedda se dirigeait juste vers le Nord.

— Le "Chéri de Dieu" était-il avec lui ?

— Oui, le marabout accompagnait Ben Kedda.

Le Touareg continua :

— Quelqu'un de tes frères est-il malade ?

— Oui, répondit Ben Diffar, si je ne rencontre pas le saint aimé de Dieu, l'un des miens mourra.

— Alors, Ben Diffar, remonte vers le Nord, Ben Kedda est à quinze jours de marche.

Ben Diffar alla reporter ces paroles à Blanche.

Renaud vivait ! elle allait le revoir !

— Ben Diffar, partons !... Ne perdons pas un instant... Dirigeons-nous vers le Nord... peut-être rattrapons-nous Ben Kedda !

— Vous êtes exténuée de fatigue, il faut prendre un peu de repos... vous êtes déjà brisée de fièvre !

— Je me brûlerai d'impatience, Ben Diffar.

— Dieu donne la sagesse à qui l'implore, il guide ceux qui l'écoutent.

Rien ne put fléchir le vieillard ; on ne partit que le surlendemain matin.

Quinze jours, trois semaines se passèrent, puis un mois entier.

Les caravanes rencontrées donnaient des renseignements sur la marche de Ben Kedda ; on gagnait sur lui de vitesse.

Encore quelques jours, et Blanche reverrait Renaud.

Un soir, les vedettes Chambâs signalèrent des cavaliers qui s'avançaient vers eux.

On alla les reconnaître. C'étaient des Chambâs.

A leur tête, marchait Ben Rabbah.

Il se jeta dans les bras de son père, puis se prosterna devant Blanche :

— J'ai su ce qui s'est passé à Tombouctou, dit-il. J'accours, madame, me mettre à vos ordres.

Blanche remercia chaleureusement Ben Rabbah. Elle lui dit ce qu'ils avaient appris par les Touareg. Renaud, son cher Renaud était avec Ben Kedda, à quelques jours de marche, à une semaine.

— Que Dieu soit loué ! Qu'il répande sur vous ses bénédictions ! répondit Ben Rabbah.

On se remit en marche le lendemain en appuyant à l'Ouest, direction prise par Ben Kedda, d'après les renseignements obtenus.

On atteignit l'Adrar, route des caravanes allant du Soudan au Maroc.

(A suivre.)